



**HAL**  
open science

# De la ruine-mémorial à la ruine-trace : la place des désastres guerriers dans la conscience historique européenne.

Stéphane Michonneau

► **To cite this version:**

Stéphane Michonneau. De la ruine-mémorial à la ruine-trace : la place des désastres guerriers dans la conscience historique européenne.. Le Debat , 2018, 198 (1), pp.162-170. 10.3917/deba.198.0162 . hal-04300121

**HAL Id: hal-04300121**

**<https://hal.science/hal-04300121v1>**

Submitted on 22 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la ruine-mémorial à la ruine-trace :  
la place des désastres guerriers dans la conscience historique européenne

Stéphane Michonneau

Les ruines sont la visibilité des sociétés en temps de détresse.

Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire »,  
*Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, p. 434.

Au XX<sup>e</sup> siècle, les ruines sont devenues des éléments fondamentaux dans la construction des imaginaires contemporains : le culte de la ruine romantique a cédé le pas celui de la ruine comme butte-témoin des catastrophes du présent. Si la Grande Guerre a consacré la ruine comme l'icône propre de la guerre à travers d'innombrables représentations<sup>1</sup>, les lendemains du conflit n'ont pas donné lieu à une conservation massive d'édifices ruineux comme lieu physique de cristallisation du récit traumatique, à de très rares exceptions près (église d'Ablain-Saint-Nazaire). Les débats de l'entre-deux-guerres sur l'opportunité de conserver la cathédrale de Reims en témoin de la « barbarie allemande » ont finalement abouti à sa reconstruction. La guerre d'Espagne voit la première tentative à grande échelle de conservation de ruines de guerre en Europe occidentale : en mars 1938, Franco décide de conserver le village détruit de Belchite, en Aragon, lieu d'une féroce bataille. À sa suite, de nombreux édifices en ruines sont érigés en lieux de mémoire de l'Espagne franquiste à Madrid (Cerro de los Angeles), à Tolède (Alcazar), en Andalousie (sanctuaire de Santa María de la Cabeza) ... mais pas à Guernica. Cette expérience ouvrit surtout la voie, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à nombreux projets comparables qui redessinèrent les paysages mémoriels du continent européen comme jamais auparavant.

Un site néerlandais répertoriant quelque 49 000 lieux de mémoire du second conflit mondial en dénombre 39 593 en Europe, soit 80 % du total. Parmi ceux-ci, 61 mettent en scène des ruines de guerre, notamment en Allemagne (28), au Royaume-Uni (9), en Pologne et en France (6)<sup>2</sup>. Parmi les édifices conservés à l'état de ruines, on trouve principalement des églises (48), des monastères (3) et des édifices civils (hôpitaux, gares, anciens monuments, murs de ghettos, châteaux, bibliothèques, etc.). Seuls quatre villages ont été conservés en entier (église comprise) : Oradour-sur-Glane (France), Lidice (République tchèque), San

---

<sup>1</sup> Emmanuelle DANCHIN, *Le temps des ruines, 1914-1921*, Rennes, PUR, 2015, p. 19-31.

<sup>2</sup> <http://en.tracesofwar.com/>.

Pietro Infine (Italie) et Lipa (Croatie)<sup>3</sup>. Rappelons qu'au Japon, on trouve également quelques ruines de guerre en souvenir des bombardements : les principales se trouvent à Hiroshima et Nagasaki, en souvenir des explosions nucléaires des 6 et 8 août 1945. On peut donc en conclure que « la Seconde Guerre mondiale a produit une volonté étonnamment homogène dans le monde de conserver des ruines en mémoire des horreurs de la guerre<sup>4</sup> ». Elle ne s'est, dès lors, pas démentie.

### Une géographie européenne contrastée

Les ruines sont devenues dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle les lieux privilégiés de la construction culturelle d'un événement violent en traumatisme. Cependant, cette sensibilité aux ruines de guerre ne s'affirme pas partout avec la même intensité : ainsi, la conservation des ruines procède d'un choix politique.

Dans l'Europe communiste, les politiques de mémoire privilégièrent les monuments commémoratifs réalistes, selon un langage "statuomaniaque" relativement classique. En Allemagne de l'Est, la plupart des destructions de la guerre ne donnèrent pas lieu à la conservation des ruines mais, au contraire, à leur démantèlement quasi systématique. La première période de l'urbanisme socialiste à Dresde, entre 1945 et 1958, se caractérisa par exemple par un déblaiement massif des décombres (*Sanierung*) et la mise en œuvre d'une ville socialiste qui ne conservait que quelques traces du passé. Le plan de Dresde de 1952 conservait pourtant la plupart des grands édifices en ruines de la Florence du Nord (Frauenkirche, Sophienkirche, Schloss, Taschenberg-Palais, Semperoper, Johanneum) ; il délimitait le centre historique par un périphérique (*ring*), agrandissait la place du Neumarkt pour les manifestations politiques et préservait les célèbres terrasses de l'Elbe. La Frauenkirche, dont le plan Hempel avait proposé la reconstruction en 1945, demeura en l'état. Mais, à partir de 1958, le Parti opta pour une vision *Ostmoderne* : la plupart des édifices en ruines encore conservés furent abattus, sauf quelques-uns à valeur historique ou artistique. La Sophienkirche fut conservée au centre d'une zone piétonnière puis finalement détruite en 1962, ce qui causa une émotion sociale importante. À la même époque, le château des Hohenzollern à Berlin était rasé pour construire le Palais de la République (1950), tout

---

<sup>3</sup>. Lidice fut assailli par les troupes allemandes le 10 juin 1942 en représailles à l'assassinat de Reinhard Heydrich, *Reichsprotector* de Bohême, le 27 mai 1942. Le village fut ensuite entièrement rasé. San Pietro Infine fut entièrement détruit lors de la bataille du Mont-Cassin, en décembre 1943. Il ne fut jamais reconstruit. Lipa fut détruit par l'armée allemande en représailles aux actions de résistance des partisans yougoslaves : le 30 avril 1944, 263 habitants furent assassinés.

<sup>4</sup>. Antoine LE BLANC, « La conservation des ruines traumatiques, un marqueur ambigu de l'histoire urbaine », *L'Espace géographique*, 39/3, 2010, p. 253-266.

comme le Stadtschloss de Potsdam (1959), l'église de l'université de Leipzig (1968) et l'église du Christ de Rostock (1971).

Dans la Pologne communiste, l'intérêt pour les ruines de la Seconde Guerre mondiale fut réduit et se porta uniquement sur des reliques civiles. À Varsovie par exemple, quelques arches de l'ancien palais de Saxe abritent encore aujourd'hui le monument au Soldat inconnu : édifié en 1925 sous une colonnade, il fut partiellement préservé de la destruction du palais en 1944. Au lendemain de la guerre, seule cette partie fut réaménagée puis ouverte au public le 8 mai 1946. Quant à la colonne Zygmunt qui trônait devant le château royal, une nouvelle copie fut érigée après guerre alors que l'originale est présentée à ses pieds en morceaux, à la manière d'une colonne de temple antique.

En Union soviétique, Andreas Schönle constate que « les autorités décidèrent de ne préserver aucune ruine de guerre dans le but de créer des mémoriaux »,<sup>5</sup>. Dans un pays où la reconstruction équivalait à une forme de commémoration et où les cérémonies d'inauguration glorifiaient sans cesse le redressement national sous la conduite de Staline, il ne fut pas non plus question d'accorder à Leningrad une identité distinctive du reste de l'empire. C'est pourquoi le musée aux Défenseurs de la ville, ouvert en 1946, fut fermé dès 1949, et il fallut attendre 1975 pour que soit inauguré le monument aux Défenseurs héroïques de Leningrad, en périphérie du centre-ville.

À l'inverse, l'Europe occidentale accorda aux ruines une place à part, notamment au Royaume-Uni et en Allemagne. Ce choix procède d'une lecture chrétienne qui réinvestit des bâtiments religieux endommagés en construisant une nouvelle forme de sacralisation politico-religieuse. Notons que, sur 61 lieux en ruines recensés en Europe, 48 sont d'anciennes églises : les sanctuaires de Coventry, la Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche à Berlin ou la Frauenkirche à Dresde sont parmi les plus célèbres.

C'est en Grande-Bretagne que cette conjonction politico-religieuse fut la plus précoce et la plus volontariste : John M. Richards publia au lendemain du blitz *The Bombed Buildings of Britain. A Record of Architectural Casualties* (1942), qui se convertit au fil des années en un livre-mémorial. L'auteur se situait dans la longue tradition anglaise qui, depuis les destructions de l'époque d'Henri VIII, identifie le paysage national avec le paysage de ruines. En janvier 1944, *The Architectural Review* alla jusqu'à proclamer un célèbre « Sauvez nos ruines ! » au nom d'un idéal « pittoresque »<sup>6</sup>. En août 1944 dans *The Times*, Kenneth Clark,

---

<sup>5</sup>. Andreas SCHÖNLE, *Architecture of Oblivion. Ruins and Historical Consciousness in Modern Russia*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 2011, p. 176-177.

<sup>6</sup>. Jean-Louis COHEN, *Architecture en uniforme. Projeter et construire pour la Seconde Guerre mondiale. Centre canadien d'architecture*, exposition Montréal, 12 avril-5 septembre 2011, chap. XII.

directeur du Comité consultatif des artistes de guerre (War Artists Advisory Committee) et de la National Gallery, relaya la proposition dans un livre, *Bombed Churches as War Memorials*, paru en 1945 et illustré par des dessins de Barbara Jones ainsi que par des relevés de l'architecte Hugh Casson<sup>7</sup>. L'auteur revendiquait, dans la lignée du XVIII<sup>e</sup> siècle, la recréation des ruines par l'art et leur intégration dans des jardins. Il confia à des artistes – John Piper et Graham Sutherland – la tâche de les peindre et de prendre plus de 4 000 photographies. John Piper est notamment connu pour avoir réalisé le tableau intitulé *Interior of the Coventry Cathedral*, que Jefferery Daniels, du *Times*, n'hésita pas à qualifier de « Britain's Guernica<sup>8</sup> » ! Cet engouement anglais explique que neuf villes se soient dotées d'une église-mémorial au cours des années 1950<sup>9</sup>.

En Allemagne, 26 édifices de ce type existent actuellement, notamment à Berlin (3), Hambourg (2), Dresde (2), Cologne (2), Hanovre (1), Darmstadt (1) et Mayence (1). Le cas le plus célèbre de conservation est celui de la Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche à Berlin : édifiée entre 1891 et 1895 pour commémorer l'œuvre de Guillaume I<sup>er</sup>, l'église fut édifiée par Heinrich Schwechten dans un style néoroman censé incarner l'esprit national allemand : « La *Gedächtniskirche* n'était pas une église ; c'était l'église du protestantisme national de l'Allemagne<sup>10</sup>. » Presque entièrement détruite entre 1943 et 1945, l'église fut reconstruite par l'architecte Egon Eiermann qui ne prévoyait pas à l'origine de conserver les ruines. Le journal berlinois *Der Tagesspiegel* lança alors une campagne de presse et 11 737 lettres demandèrent le maintien du clocher. Un sondage effectué en mars 1959 montrait que 94 % des Ouest-Berlinois interrogées étaient favorables à cette sauvegarde, et 52 % demandaient même une reconstruction intégrale. L'architecte, qui voyait d'un mauvais œil que l'ancien clocher domine le nouveau, céda finalement<sup>11</sup>. La décoration intérieure de la nouvelle église comportait un monument à la mémoire des 3 500 personnes tuées pendant les bombardements, une croix faite avec des clous provenant de la charpente de la cathédrale de Coventry. Les deux églises de Berlin et Coventry furent consacrées le même jour de 1962,

---

<sup>7</sup>. Hugh CASSON, Brenda COLVIN, Jacques GROAG, *Bombed Churches as War Memorials*, Cheam, The Architectural Press, 1945.

<sup>8</sup>. Christopher WOODWARD, *In Ruins*, Londres, Vintage, 2002, p. 215-216.

<sup>9</sup>. Il s'agit de Coventry (Saint Michael), Bristol (Saint Peter), Portsmouth (Royal Garrison Church), Plymouth (Charles Church), Birmingham (Saint Thomas), Liverpool (Saint Luke), Bromley (Saint Leonard) et Londres (Christ Church Greyfriars, Saint Duncan in the East).

<sup>10</sup>. Andreas WITTENBURG, « Les ruines comme mémoire des crimes du passé », *European Review of History/Revue européenne d'histoire*, 18/5-6, octobre-décembre 2011, p. 799-810.

<sup>11</sup>. Rüdiger ZILL, « A True Witness of Transience: Berlin's Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche and the Symbolic Use of Architectural Fragments in Modernity », *European Review of History/Revue européenne d'histoire*, 18/5-6, octobre-décembre 2011, p. 811-827.

cérémonie accompagnée en Angleterre par la première exécution du *War Requiem* de Benjamin Britten.

La conservation d'églises en ruines, bien que majoritaire, ne rencontre pas partout en Europe un même engouement. Au Royaume-Uni et en Allemagne, elle trouve dans la religion chrétienne une évidente justification : comme le rappelle Annette Becker, la destruction des lieux saints est conçue comme la répétition de la Crucifixion ; elle est par excellence le lieu d'expression du martyre collectif. Rudy Koshar, qui insiste sur la véritable aversion que les Allemands ressentirent pour les ruines après la Seconde Guerre mondiale, montre que la sauvegarde de nombreuses églises-mémoriaux répondait justement à la tentative de maintenir une certaine vision de l'histoire chrétienne et conservatrice<sup>12</sup>.

### **Un contenu héroïque et victimaire**

La guerre d'Espagne fut probablement le moment où se conjugèrent deux visions des ruines de guerre remontant au XIX<sup>e</sup> siècle : d'une part, celle d'un symbole de résistance héroïque à l'ennemi comme à Tolède ou à Santa María de la Cabeza (Jaén) ; d'autre part, celle d'un lieu de martyre des civils, comme à Guernica mais aussi Durango ou Barcelone. La puissance du village de Belchite résida précisément dans la double nature du site : village-résistance qui s'opposa à l'offensive républicaine de l'été 1937 et village-martyr qui connut une destruction massive. Ces deux stratégies de mise en valeur induisent apparemment deux modes de relation différents au passé. La première offre un accès direct au passé sur le mode de l'exemple à imiter, inspirée, sur un plan axiologique, par le culte de l'héroïsme ; la seconde réserve un accès médiatisé au passé sur le mode de la victimisation : c'est la souffrance en tant qu'émotion collective qui en constitue alors le principe. Pour autant, en pratique, héroïsation et victimisation ne sont pas incompatibles et se retrouvent conjuguées dans de nombreux lieux de mémoire après 1945<sup>13</sup>.

À Coventry par exemple, l'initiative de la reconstruction de la cathédrale très endommagée qui appartient à l'évêque dès 1943, ne prévoyait pas de conserver les ruines de l'ancien édifice. Ce furent plutôt les pratiques commémoratives développées à partir de mai 1945 en souvenir du blitz aérien qui traduisirent le désir de la population de les conserver. En 1947, un jardin du souvenir fut aménagé autour des restes, avec des pelouses et des chemins de graviers. « Les ruines et leur traitement en sont venues graduellement à représenter la question centrale dans le projet d'une nouvelle cathédrale » selon Louise

---

<sup>12</sup>. Rudy KOSHAR, *From Monument to Traces, Artifacts of German Memory, 1870-1990*, Berkeley, University of California Press, 2000, p. 153 s.

<sup>13</sup>. Danièle VOLDMAN, « La destruction de Caen en 1944 », *Vingtième Siècle*, 39, 1993, p. 10-22.

Campbell. Pour Churchill, « la survie d'une partie de la cathédrale fut assimilée à la capacité de ses paroissiens à endurer le féroce bombardement ». Dans ce cas, les ruines synthétisent les pratiques non contrôlées des populations en deuil et la volonté de reconstruction des autorités<sup>14</sup>. Ces dernières cristallisent tout d'abord, et mieux que tout autre phénomène, les expériences diverses des individus et des groupes jetés dans la guerre en représentant le désastre et la vulnérabilité, mais en dénonçant, par leur présence même, l'étendue de ce qui était perdu.

Stefan Goebel a montré que le martyre de Coventry s'est très tôt érigé en paradigme de la communauté souffrante, notamment grâce à la mobilisation de l'Église qui sut offrir, ici plus qu'ailleurs, un cadre à l'expression du martyre<sup>15</sup>. En France, le modèle d'Oradour a longtemps éclipsé la plupart des autres villages-martyrs français, comme Maillé, Rouffignac ou Argenton-sur-Creuse. Dans ce cas limousin, la tonalité souffrante s'est imposée et a minoré les effets de la lecture héroïque des événements que s'efforçaient de promouvoir les autorités de la République. Le clivage entre monumentalisation et patrimonialisation victimaire a ici reflété une dichotomie entre les mémoires communes, portées par la population organisée en comité du souvenir, et les usages politiques. Cet antagonisme s'est réduit tardivement grâce à l'inauguration du Centre d'interprétation en 2002, qui a rendu possible une double lecture des événements de juin 1944. Ainsi, à Coventry comme à Oradour, l'exaltation de l'héroïsme n'exclut pas la notion de souffrance et c'est probablement la clé du succès de ces sites qui ont su ménager cette articulation.

En revanche, dans l'immédiat après-guerre, l'Allemagne et le Japon développèrent un mode de valorisation des ruines qui évacuait la valeur héroïque pour ne se concentrer principalement que sur la souffrance issue des bombardements. Au Japon, l'idée du martyre s'est imposée plus tôt qu'en Allemagne de l'Ouest, mais de manière paradoxale : dès les années 1950, surtout à Hiroshima, le martyrologe a nourri le mythe de « la seule nation victime du nucléaire militaire », victimisation absolue qui accompagna alors une forme de nationalisation de l'événement atomique. Le phénomène fut plus tardif et plus limité en Allemagne, notamment parce que la RDA continua longtemps à interpréter la Seconde Guerre mondiale selon la tradition antifasciste, mais aussi parce que la valeur héroïque des ruines était plus difficile à assumer dans un pays si profondément marqué par la catastrophe du nazisme. Mais à partir de 2000, les débats autour des conséquences des bombardements alliés

---

<sup>14</sup>. Louise CAMPBELL, « Towards a New Cathedral: The Competition for Coventry Cathedral 1950-1951 », *Architectural History*, 35, 1992, p. 208-234.

<sup>15</sup>. Stefan GOEBEL, « Commemorative Cosmopolis: Transnational Networks of Remembrance in Post-War Coventry », in GOEBEL Stefan, KEENE Derek (éd.), *Cities into Battlefields. Metropolita Scenarios, Experiences and Commemorations of Total War*, Farnham, Ashgate Publishing, 2011, p. 163-184.

qui agitérent l'opinion publique dans le pays réunifié firent de la ruine de la Frauenkirche, à Dresde, le symbole d'une nation souffrante dont l'héroïsme pacifique s'incarnait dans les *trümmerfrauen*. C'est pourquoi l'église détruite fut le lieu du premier discours de Helmut Kohl en RDA, après la chute du Mur. Pour Robert Moeller, l'interprétation victimaire et pacifiste que révélaient ces débats souligne le rôle et les conséquences des bombardements présentés comme une expérience commune des Allemands, par-delà les divisions de l'après-guerre et au moment où se posait l'enjeu de la réunification. Cette histoire fondée sur les souffrances pose non seulement les bases d'une politique de réconciliation entre les Allemands de l'Ouest et de l'Est mais aussi entre la génération qui vécut la guerre et celle qui naquit après, et dont Friedrich fait partie<sup>16</sup>. Ainsi, comme le soulignait Reinhardt Koselleck, la communauté des affections née d'une lecture victimaire de la guerre permit de construire une nouvelle patrie allemande<sup>17</sup>.

Dans l'Espagne de la « seconde transition », à partir de la moitié des années 1990, les ruines de la guerre civile s'imposèrent à leur tour comme lieu de souffrance des populations civiles prises dans un conflit dont les fondements idéologiques n'étaient plus compréhensibles. Cette lecture tendit, à sa manière, à établir un consensus autour des paroles de civils, donnant naissance à une nouvelle histoire de la guerre. Alors que les ruines avaient définitivement cessé d'être prétexte à une narration épique du conflit tel que le franquisme l'avait élaborée, elles tendirent à devenir un lieu commun où se partageait une même « expérience de la guerre », celle des soldats au front mais aussi celle des victimes de bombardements de manière générale. La guerre civile devenait le lieu d'agressions indéterminées, également haïssables en raison de ses conséquences sur la population, contrainte de subir les événements, comme si, avec la distance, toutes les formes de violence avaient fini par se valoir<sup>18</sup>. Comme Pompéi, le village de Belchite est aujourd'hui devenu le décor de théâtre d'une tragédie sans acteurs et sans histoire dont les passants ignorent tout, unique témoin d'une incompréhensible catastrophe dont on ne croit saisir que les effarantes conséquences. L'impression d'absurde qui ressort du spectacle des ruines domine et nourrit un puissant courant pacifiste clamant qu'il n'existe pas de guerre juste.

La réconciliation marque aussi le triomphe d'une politique de l'intime : la douleur, l'ostentation de la souffrance privée, l'exposition du corps souffrant sont les manifestations

---

<sup>16</sup>. Robert G. MOELLER, « On the History of Made-Man Destruction: Loss, Death, Memory, and Germany in the Bombing War », *History Workshop Journal*, 61, 2006, p. 103-134.

<sup>17</sup>. Reinhard KOSELLECK, *L'Expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard/Éd. du Seuil, 1997, p. 135-160.

<sup>18</sup>. Sophie WAHNICH, « La fabrique de l'histoire des guerres au musée : l'art moyen de l'installation postmoderne », in Sophie WAHNICH (dir.), *Fictions d'Europe. La guerre au musée*, Paris, Éd. des Archives contemporaines, 2002, p. 148-187.



d'une « souffrance loquace », selon l'expression de Luc Boltanski<sup>19</sup>. Face aux désastres de la guerre se dégagait un sentiment de vulnérabilité qui créa une forme d'équivalence entre tous les corps pris dans la tourmente. Les individus dépolitisés, déresponsabilisés et finalement réconciliés dans la douleur et la mort invoquent la famille, les liens biologiques et la douleur du sang. Ils finissent par créer « une autorité symbolique qui peut glisser vers la réclamation d'un monopole du sentiment et du contenu de la mémoire et de la vérité<sup>20</sup> ».

### **Une patrimonialisation difficile**

Si la victimisation représente finalement une sorte de socle commun, un dénominateur susceptible d'élaborer un discours communautaire, elle n'est pleinement efficace que si elle converge avec le mouvement de patrimonialisation des ruines par ailleurs surtout à l'œuvre depuis les années 1970, le cas d'Oradour classé monument national dès l'après-guerre étant exceptionnel. En effet, la victimisation ne fonctionne que si le principe de l'authenticité du lieu du désastre est respecté. Le fait de visiter les ruines s'apparente dès lors à une recherche d'authenticité : il s'agit d'être là où l'impensable a eu lieu. Pour les visiteurs, les ruines fonctionnent comme des dispositifs d'accréditation de la vérité historique.

La valeur authentique des ruines dépend fortement des contextes sociaux, politiques et culturels qui la justifient. En Europe, où le regard patrimonial qui valorise l'ancienneté, l'authenticité et, éventuellement, l'esthétique des ruines est une tradition ancienne, la « patrimonialisation victimaire » fut précoce. Elle reposa sur un accord de fond sur le fait que les ruines appartenaient à la communauté, étaient un bien commun qui pouvait acquérir une valeur sacrée parce qu'elles proposeraient un lien semble-t-il intègre et direct avec le passé : les ruines se convertirent en traces.

Ce nouveau rapport au passé que dessine la relation aux traces est par essence ambigu, comme l'illustrent les débats autour de la patrimonialisation des ruines de Dresde : à partir de 1965, cette nouvelle conscience civique obtint par exemple que le château de Dresde soit stabilisé et consolidé, en dehors de toute option idéologique déterminée. L'historien Denis Bocquet note qu'à la même époque, « l'historicisme paysager visa à la constitution d'une sorte d'écrin autour de la Frauenkirche et la recomposition d'un tissu urbain inspiré de la trame ancienne entre cette église, le château et l'opéra<sup>21</sup> ». En 1981, enfin, fut adopté le projet de reconstitution de la Frauenkirche, mené à son terme vingt-cinq ans plus tard. Fortement

---

<sup>19</sup>. Luc BOLTANSKI, *La Souffrance à distance*, Paris, Métailié, 1993.

<sup>20</sup>. Gabriel GATTI, « Después de la violencia », *Política y Sociedad*, 48/3, 2011, p. 427-432.

<sup>21</sup>. Denis BOCQUET, *Reconstruction, idéologies urbaines et accommodements locaux : Dresde, 1945-2012*, HDR, université Paris-Est, décembre 2012, p. 127 et 136.

inspirée des représentations de la ville peintes par Canaletto au XVIII<sup>e</sup> siècle, « la reconstruction de la Frauenkirche reflète une fétichisation de la culture nationale et une performance symbolique du rétablissement national<sup>22</sup> ». La tendance à une patrimonialisation historiciste des restes de la Seconde Guerre mondiale connut un succès spectaculaire quelques années plus tard avec l'inauguration à Berlin du Nikolasviertel, à l'occasion du 700<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la capitale en 1985. L'effet de la reconstitution à l'identique eut pour effet paradoxal de gommer le souvenir même de la destruction. C'est précisément cette ambiguïté qui changea la marque de la perte en celle d'une blessure infligée, la Frauenkirche étant moins « une perte à déplorer » qu'« un dommage conférant le statut de victime »<sup>23</sup>.

Pour désigner ce processus par lequel les sociétés créditent les ruines d'une capacité à accéder à un passé par nature inaccessible, Andreas Huyssen parle d'« authentisation ». Ce terme ne désigne pas tant la recherche effrénée de l'authenticité documentaire que le recours à une approche mimétique d'un nouveau genre où l'effet de réel sur le visiteur est visé : « l'authentisation est la recherche d'un effet sur le lecteur », atteinte par « la superposition de faits historiques, leur ré-énonciation et leur transformation en image-texte »<sup>24</sup>. Elle serait indissociable de la spectacularisation du politique et de la fictionnalisation du réel où se multiplieraient les fausses ruines, les remplois, les maquettes, les reconstitutions au service d'une « victimologie triviale ». Elle serait enfin la réponse à la nécessité de représenter ce que les générations d'après guerre n'ont connu qu'à travers d'autres images, mais avec un éloignement temporel sans cesse croissant par rapport aux événements passés.

### **Internationalisation?**

L'émergence d'un nouvel espace public et commémoratif européen – et peut-être même mondial – fondé sur les ruines de guerre est le signe d'une première forme de globalisation des rapports au passé<sup>25</sup> ». Les mémoires collectives en Europe sont fortement conditionnées par les contextes nationaux, « qui ont été exprimés dans les traditions nationales et transmises aux générations suivantes par le processus de socialisation à l'aide de tout l'héritage culturel<sup>26</sup> ». Cela dit, il convient d'insister sur l'internationalisation des mémoires qui

---

<sup>22</sup>. Jason JAMES, « Reconstructing the Church of Our Lady in Dresden », *Ethos*, 34/2, juin 2006, p. 244-272.

<sup>23</sup>. *Ibid.*, p. 262.

<sup>24</sup>. Andreas HUYSSSEN, *La Hantise de l'oubli, Essais sur les résurgences du passé*, Paris, Kimé, 2011, p. 71.

<sup>25</sup>. Henry ROUSSO, « Vers une mondialisation de la mémoire », *Vingtième Siècle*, 94, 2007, p. 3-10.

<sup>26</sup>. Josef NIZNIK (dir.), *Twentieth Century Wars in European Memory*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2013, p. 11.

constitue une nouvelle dimension à prendre en compte pour compléter la description du paysage mémoriel des après-guerres.

Il s'est établi un réseau de correspondances dont les épicentres sont relativement peu nombreux. En Espagne, Belchite a étendu son aura bien au-delà de l'Aragon en s'intégrant à un archipel de ruines nationales reliées entre elles par le tourisme de guerre et les cérémonies commémoratives. Oradour et Coventry ont également joué un rôle central dans la structuration des mémoires nationales respectives du Royaume-Uni et de la France, tout comme Lidice en Tchécoslovaquie ou bien la Gedächtniskirche en RFA. L'étude des correspondances tissées entre ces différents lieux de mémoire reste à écrire : la politique de jumelage, la circulation des reliques, les maquettes de ruines montrées dans les expositions, le jeu des remplois, les monuments croisés, les cérémonies parallèles, le tourisme de guerre seraient autant d'éléments à prendre en compte.

Dans cette veine, Stefan Goebel a montré combien le martyre de Coventry devint dans l'Europe de l'après-guerre un modèle exportable à forte valeur ajoutée : en 1962, Coventry était lié à 23 villes martyres dans le monde<sup>27</sup>. Des reliques de Coventry ont circulé en Europe, particulièrement à Berlin, et vice versa, comme la *Kiel Stone of Forgiveness*, placée au centre de la chapelle de l'Unité. La cathédrale Saint-Michel et la Gedächtniskirche furent inaugurées le même jour, le 25 mai 1962, en signe de réconciliation entre les deux pays. À son tour, Hiroshima est un épicentre de l'internationalisation des mémoires victimaires : on trouve par exemple dans la Sankt Aegidienkirche de Hanovre une cloche de la Paix offerte par la municipalité japonaise après le jumelage des deux villes. Cette cloche sonne tous les 6 août, comme celle du mémorial de la Paix nippon. Ces nœuds de mémoire que constituent Coventry ou Hiroshima sont au cœur de réseaux mémoriaux actifs.

Ces réseaux invitent à penser une histoire transnationale des mémoires de guerre. Dans son étude comparée du Japon et de l'Allemagne, Sebastian Conrad estime que « L'histoire de la mémoire est une partie d'une histoire enchevêtrée et transnationale. Les débats au sujet du passé portent les traces d'un monde globalisant qui sont profondément gravées dans ce qui est encore souvent perçu comme le domaine d'une singularité nationale, d'une pensée et d'une mentalité particulières »<sup>28</sup>. À son tour, Henry Rousso souligne « l'émergence d'un nouvel espace mondial » qui relève d'une « globalisation des rapports au passé »<sup>29</sup>. Cet espace se caractériserait par la montée en puissance de récits alternatifs qui tendent à rejeter le cadre des histoires nationales et des narrations historiques universitaires, accusées d'aveuglement. Il est

---

<sup>27</sup>. *Ibid.*, p. 170.

<sup>28</sup>. Sebastian CONRAD, « Entangled Memories: Versions of the Past in Germany and Japan, 1945-2001 », *Journal of Contemporary History*, 38/1, 2003, p. 85-99.

<sup>29</sup>. Henry ROUSSO, « Vers une mondialisation de la mémoire », art. cit.

également marqué par l'ampleur de la figure de la victime qui considère l'histoire sous le seul angle des crimes et des massacres : les ruines sont toujours des pièces à conviction qui sont gardées pour instruire un procès de l'histoire. Nul doute que la mémoire de la Shoah a constitué en Europe un puissant facteur d'internationalisation de pratiques et de référents mémoriels communs dont l'épicentre se situe en Pologne, autour des traces particulièrement fragiles des camps de concentration nazis. À cela, il faudrait sans doute ajouter l'emprise sans cesse croissante de la passion patrimoniale qui relèverait d'un rapport fétichiste au passé conjugué à une *culture de la paix*, devenue l'un des fondements de l'identité européenne contemporaine<sup>30</sup>. La Hanse du martyr est donc surtout et avant tout une ligue de la paix.

Si héroïsme et souffrance sont bien l'abscisse et l'ordonnée qui permettent de situer les ruines dans le paysage mémoriel, l'internationalisation constitue plutôt une valeur symbolique qui permet à un site d'acquérir une valeur universelle, c'est-à-dire un supplément d'âme : les conditions de cette internationalisation sont dictées par des considérations qui dépassent très largement le cadre national et dépendent étroitement du contexte historique de l'après-Seconde Guerre mondiale, tout particulièrement dans le monde libéral occidental. Parmi celles-ci, l'organisation de réseaux transnationaux, la solidité de la culture de la paix, les stratégies de mise en valeur des ruines, l'articulation fine des valeurs de l'héroïsme et du sacrifice par un discours politico-religieux, la mobilisation des cercles locaux et le relais des politiques publiques de la mémoire sont déterminants, plus encore que les circonstances singulières de la destruction ou ses causes. À cet égard, une histoire transnationale des mémoires de guerre devrait s'attacher à comprendre comment les concepts d'« expérience de guerre » ou de « martyr de guerre » ont contribué à niveler et à homogénéiser une culture européenne forcément variée.

---

<sup>30</sup>. KANAKO Ide, « A Symbol of Peace and Peace Education: The Genbaku Dome in Hiroshima », *Journal of Aesthetic Education*, 41-4, 2007, p. 12-23.